

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.	6 fr. "
Six mois	3 fr. "
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Propos d'un Paysan

Le Malentendu

J'ai promis de le dissiper, et maintenant que le gel rend la terre aussi dure qu'un caillou; qu'il n'y a pas moyen, quand tout le diable y serait, de vainquer aux occupations du dehors; qu'on a bouglement le temps de faire la cassette dans la chambre bien chaude, je regrette, mais beaucoup, le fâcheux contretemps qui nous prive pendant une quinzaine de la présence de l'ami Lucien.

Mais il faut quand même en prendre son parti et conter aux lecteurs du *Libertaire* ce qu'à nos veillées je lui aurais dit de vive voix.

D'autant plus que le projet du gouvernement sur le statut des fonctionnaires ne va pas tarder à venir en discussion devant nos honorables à quinze mille francs par tête, et que la chose est toute d'actualité.

L'instituteur beauceron qui rend le père Barbassou — il a les épaules larges — responsable de ce qu'a dit le vieux professeur, crie à l'exagération. Il reconnaît cependant qu'en beaucoup de points Lucien a touché juste; que s'il y a des exceptions cela n'empêche pas la règle.

A mon tour, je crois que mon vieil ami a un peu exagéré; exagéré, quand il a fait un tableau assez noir des meurs du fonctionnariat; exagéré, surtout, quand il nous montre les 600,000 fonctionnaires de France se ruant à l'assaut de la C. G. T. et la submergeant sous leur nombre.

Et d'abord, il y a fonctionnaires et fonctionnaires, comme il y a fagots et fagots.

Il y a les fonctionnaires d'autorité, les tentacules du sucre d'Etat et les fonctionnaires des divers services utiles dont l'Etat s'est assuré le monopole.

Ceux-là sont non des prêtres du Dieu-Etat, comme dit Gayvallet en ses brochures, en parlant des fonctionnaires, mais bel et bien des ouvriers ayant l'Etat pour patron.

Les facteurs, les cantonniers, les instituteurs, sont non des fonctionnaires, mais des ouvriers.

Et quand Lucien, tombant à bras raccourci sur les instituteurs, leur dénie la qualité de savants et d'intellectuels pour les assimiler aux travailleurs manuels, il ne se doute pas combien il justifie et leur organisation syndicale et leur entrée aux Bourses du Travail et leur affiliation à la C. G. T.

On jacasse beaucoup et l'on a surtout beaucoup trop jacassé de la fameuse séparation des Eglises et de l'Etat.

Il est une autre séparation dont on ne cause guère; cependant, il ne serait pas mal de songer à son éventualité.

Il s'agit de la séparation de l'Etat et des divers services indispensables dont a monopolisé la direction et le fonctionnement.

Ces services, après avoir brisé l'Etat, il s'agit de les rendre aux initiatives privées, à la libre entente, à la coopération volontaire.

Géant, dont Lucien invoque l'autorité, dit très bien (N° 8 du *Libertaire*): « 1^o Habitez-vous à vous passer de députés, à faire vos affaires vous-même;

« 2^o Réunissez-vous en groupements libres, par professions, par communes, par affinités de caractère. Que vos groupements libres et conscients deviennent nombreux et puissants;

« 3^o Alors, vous pourrez, avec efficacité, boycotter les services de l'Etat; car les Fédérations de vos groupements libres pourront exercer les services actuellement accaparés par l'Etat. Ainsi vos libres fédérations pourront organiser une entreprise des Postes et Télégraphes, de la Voirie, etc...;

« 4^o Les services de l'Etat boycottés diminueront, disparaîtront, et avec eux le fonctionnariat, puisqu'il n'y aura plus que des hommes libres dans leur travail.

Géant a parfaitement raison : il faut faire disparaître le fonctionnement, il faut anéantir l'Etat.

Mais il ne faut pas que, sous prétexte de boycotter les services de l'Etat, je veux dire : les services indispensables, il sous-entende que dès aujourd'hui nous pouvons organiser à côté ces mêmes services et les exercer concurremment avec l'Etat.

Cela serait, à la rigueur, possible, quoique bien en petit, pour l'enseignement. Les organisations ouvrières auraient peut-être pu instaurer l'école syndicale. C'était un des rêves du regretté Pelloutier de créer dans chaque Bourse du Travail une école libre tenant le milieu entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire.

Nous avons eu Cempuis qui, quoique subventionnée par le Conseil général de la Seine, était surtout une école due à la libre initiative d'un excellent éducateur.

Nous avons eu une tentative d'école libertaire. Nous avons la *Ruche*, de Sébastien Faure, et l'*Avenir Social*, de Madeleine Vernet.

Les anarchistes espagnols ont fondé beaucoup d'écoles, même avant que Ferrer ait fondé ses *Ecoles modernes*. Tandis que les socialistes français, en parfaits imbéciles, réclamaient le monopole de l'Etat en matière d'enseignement, eux, dans leurs « Centres ouvriers » fondaient des écoles libres.

Les camarades argentins les imitent. Donc, dans une certaine mesure, à Paris, reçoit la visite de son frère et d'un ami de celui-ci, tous deux soldats.

Antant des raisons pour désirer fuir le régime, le frère du bistro lui emprunte certains magasins des Galeries du Palais-Royal, à Paris, nous donnent la preuve à chaque retour d'hiver.

Cette atteinte à la caisse porta le bistro à croire atteinte cette autre caisse : l'honneur de la famille, tous les coffres-forts étant solidaires.

Le bistro alla querir deux agents pour arrêter son frère et l'autre, et, tranquille, ayant satisfait au devoir, continua à consolider la Société et sa Morale en versant précieusement l'absinthe et le trois-six.

Mais sommes-nous en mesure d'organiser la Poste libre, le Télégraphe libre, les Ponts et chaussées autonomes, etc.

Je peux très bien boycotter le percepteur, le juge, le gendarme, le rat-de-cave. Je peux même, grâce à la contrebande, éviter les contributions indirectes; mais je suis forcé de me servir de la poste si je veux envoyer ma copie au *Libertaire*, ou un télégramme à un ami.

Donc, les services utiles que l'Etat a accaparés — services qui survivront à sa chute —, il faut les conquérir, il faut les arracher à l'Etat.

De là l'utilité des syndicats de fonctionnaires.

Mais, entendons-nous, les fonctionnaires qui se syndiquent, sont des fonctionnaires qui veulent cesser d'être des fonctionnaires. Si jamais ils ont été, selon l'expression de Gayvallet, des *prétres du Dieu-Etat*, c'est bien aujourd'hui, comme je le répliquai l'autre soir à Lucien, des prêtres qui se débrouillent. Ils aspirent sincèrement ou inconsciemment à l'autonomie des services dont ils sont les employés.

Il y a bien les syndicats des autres ouvriers de l'Etat : ceux des arsenaux, des manufactures d'armes, de l'équipement militaire, des allumettes et des tabacs, et personne n'y trouve à redire.

Pourtant ces diverses professions, sauf les deux dernières, sont inutiles et même nuisibles au suprême degré; et quand les ouvriers seront devenus plus conscients, auront davantage déblayé le terrain; quand ils comprendront la responsabilité et la solidarité dans les luttes ouvrières, telles que Nettlau les a exposées en une brochure, ils refuseront carrément d'exercer ces professions; ils les feront disparaître.

De quel droit empêcherait-on les ouvriers de l'enseignement, des postes et télégraphes, des ponts et chaussées de se syndiquer, et pourquoi cette peur puérile de leurs syndicats ?

Mais je n'ai pas tout dit, et dimanche je reviendrai à la charge.

Le père Barbassou.

JEUNESSE LIBERTAIRE DU XVII^e

Salle du PROGRES SOCIAL, 92, rue de Clignancourt, Paris XVIII. Samedi 25 janvier à 8 heures et demie du soir, Grande conférence par le camarade LIARD-COURTOIS. Concert, avec le concours du chansonnier CHARLES DAVRAY, du Père LAPURGE, du chansonnier GUERARD, etc., Entrée, 0 fr. 50 centimes. On trouve des cartes au bureau du LIBERTAIRE.

Au hasard du chemin

HYENES ET CHACALS

En voici encore un qui n'a rien perdu pour attendre.

C'est de Dolet qu'il s'agit : d'Etienne Dolet, brûlé vif pour avoir répandu dans ses écrits le mépris de l'obscurantisme et du cagot.

Et savez-vous de quel grief on l'accuse aujourd'hui ? ... D'avoir été un pédrastre, pas moins.

Nous lisons en effet dans la Patrie, à propos de la proxénète de Belleville et des honnêtes commerçants ses clients, la phrase suivante :

« ... Etienne Dolet, dont les mœurs n'étaient pas à l'abri de tout reproche, s'il faut en croire les Hardes de son temps ... »

Admirons-le « s'il faut en croire » insisté et résistant, qui ne compromet qu'à demi le déterreur d'anecdotes et de cadravres.

ABEL ET CAIN

Un bistro de la rue de la Chapelle, à Paris, reçoit la visite de son frère et d'un ami de celui-ci, tous deux soldats.

Antant des raisons pour désirer fuir le régime, le frère du bistro lui emprunte certains magasins des Galeries du Palais-Royal, à Paris, nous donnent la preuve à chaque retour d'hiver.

Cette atteinte à la caisse porta le bistro à croire atteinte cette autre caisse : l'honneur de la famille, tous les coffres-forts étant solidaires.

Le bistro alla querir deux agents pour arrêter son frère et l'autre, et, tranquille, ayant satisfait au devoir, continua à consolider la Société et sa Morale en versant précieusement l'absinthe et le trois-six.

FLICS AMATEURS

Dans une dernière réunion, M. Marc Sangnier, président du Sillon, nous savait que les individus qui coopéraient à l'arrestation de notre camarade Girault, à

Limoges, étaient des « dissidents » du Sillon.

Nous rétablissons donc la vérité, mais nous prenons acte, en même temps, que les Sillonistes déclarent conforme à leurs principes d'aider à l'arrestation d'un homme poursuivi par la police et par conséquent supposé malfaisant à première vue.

Nos appréciations de la semaine dernière demeurent entières. S'il n'y a pas eu, à Limoges, pour Girault, question de fait, il demeure, pour autre part et surtout question de droit.

Le silloniste est un flic qui sommeille.

DEXTERITE POLICIERE

Au procès *Libertad*, son avocat, Mr Willm, parlant des dépositions abracadantes des policiers, rappelait le cas de cet inspecteur de la sûreté à qui le président demanda s'il avait pris des notes au cours d'une réunion.

Candido, le mouchard fit cette réponse étonnante :

« Je sténographiais dans ma poche. »

FORTUNES TOUTOUS

Un vieux dicton allemand, que nous traduisons pour nos lecteurs, exprime en deux vers un souhait généreux :

Vis heureux, vis en paix,
Comme un chien dans un paletot.

Ne croyez pas que ce soit pure boutade. Ce n'est là que la constatation d'une réalité dont certains magasins des Galeries du Palais-Royal, à Paris, nous donnent la preuve à chaque retour d'hiver.

On peut atténuer sa propre misère et médier à celle de ses chausses en admirant les paquets de fourrage pour chiens, les petits manches qui emboîtent les pattes et les capotes qui couvrent les chevilles.

Ah ! les deux nids. C'est la vie dans l'ouafie. Il y a de ces toilettes qui atteignent 4 à 500 francs.

L'homme peut crever de froid et de faim : ce n'est qu'un homme. Il ne faut pas confondre entre le King-Charles, article de luxe, et le mercenaire, objet de nécessité pour l'exploiteur.

G. D.

Rien ne va plus...

Bien vannée, la vieille année, à peine s'en est allée devers les profondeurs insondables du néant, que déjà la nouvelle, sa fille, nous laisse présager la venue de jours orageux avant la fin de son règne.

Un vent de discorde souffle sur notre malheureux pays ; des faces repenties de satisfaits s'embrument de tristesse ; les douairières et les marquiseuses qu'épouvanter la perspective des temps d'émeute frémissent et pensent au malheureux sort de la princesse de Lamballe. Ce pauvre *Echo de Paris*, qui pleurait tout seul, jadis, sur la Révolution en marche, est maintenant chef des cœurs dans le lament. Drumont s'efforce de tirer des sons convaincants de son clairon antisémite ; il exhorte les catholiques à ne pas gaspiller leur énergie, à ne pas déprimer leur intelligence — comme s'ils pouvaient en avoir — en nocturnes orgies.

La bonne presse, tout entière, tremble et menace comme le téroïde prophète du boulevard Montmartre. Le cardinal Richard ordonne à son clergé de prier pour la France ; Marc Sangnier parle aux troupeaux égarés, mais ne leur dit pas grand' chose. Les radicaux gémissent sur le sort de leur veille armée qui s'effrite chaque jour un peu plus. M. Brousse — Paul pour les dames des Epinettes, — pisse sa rancœur tout au long des colonnes du *Proletaire*, cependant que son copain Fournier chahute très littérairement sur le papier à Bnau, les « faiseurs de phrases et proimateurs de miracles ».

Toute cette prose de commencement d'année, cette littérature lacrymale qui imbibé les bonnes feuilles, nous fait tout de même augurer favorablement des temps à venir. Sans doute, la saison n'est pas proche ; il faudra longtemps encore nous courber sur la dure tâche, subir des avanies sans nombre et souffrir un peu, qu'importe ! Ce concert d'imprécactions qui s'élève sous nos pas doit, j'imagine, nous faire un brin plaisir et prouver que nous visons juste.

Cessions la course au clocher démagogique avec les anarchistes », beugle Fournier. Appelons tous les ouvriers, tous les employés, tout le monde du salariat dans les syndicats, non pour y agiter la manière de retourner la société comme un vieux gant sale, mais pour y apprendre patiemment, méthodiquement à exercer la souveraineté économique, qu'ils ambitionnent à juste titre.

Et voilà ! ça n'est pas plus malin que ça.

Ouvriers, mes frères, écoutez les voix prometteuses des Sangnier et des Fournier, grands prêtres du bluff ; faites des syndicats bien gentils, bien tranquilles ; écoutez ces œufs gaillards qui ont l'air d'être aux anupôdes l'un de l'autre et qui se réconcilient devant un coffre-fort. Ecoutez ce rrocard en jaquette et cet homme du monde, professeur à Polytechnique de par la grâce d'un ministre. Vous qui claquez devant un des taudis infects, goûtez, savourez le miel de l'éloquence que répandent à profusion ces gens corrects, à qui répugne la violence. Attendez donc ! n'abattez pas vos poings nouveaux sur les colonnes du temple, mais ouvrez plutôt vos mains toutes grandes pour recueillir l'offrande que vous apportent la charité chrétienne et la sollicitude laïque des dirigeants, et remeniez bien poliment.

Qu'il seraient grotesques, s'ils n'étaient plus à craindre, ces pasteurs de la résignation ; malheureusement, leur vaseline oratoire a raison souvent des pâles é

bonnes soirées au théâtre Mévisto, 18, rue Saint-Lazare (anciennement La Bodinière), et au théâtre des Arts (ancien théâtre des Batignolles).

Tout le monde, à Paris, connaît Mévisto. Cet artiste conscient et original se propose de continuer l'œuvre du théâtre libre dont il fut, avec Antoine, un des courageux initiateurs.

Nous avons eu le plaisir d'assister, ces jours derniers, à la représentation d'une pièce en trois actes due à la plume de Georges Maldaque, *Le droit de la chair*, pièce d'une surprenante intensité de vie, de force et d'observation, jouée avec sincérité et talent par les collaborateurs de Mévisto, lui compris.

Nous engageons tous nos camarades à aller voir les dernières représentations, au « théâtre des Arts », de l'émouvante pièce en trois actes, *Le grand Soir*, de Léopold Kampf, traduite par Robert d'Humières, scènes de la vie de militants anarchistes en Russie. Pièce montée et jouée à la perfection.

Le Droit de la Chair, pièce en trois actes, sera précédée d'une conférence de Nelly Roussel, le vendredi 17 janvier.

A Propos d'une Lettre

On se rappelle le triste accident qui survint, au bois de Vincennes, il y a environ deux années, à deux jeunes révolutionnaires russes, Stryga et Sokoloff.

Une bombe que portait le premier fit explosion dans sa poche, le déchiquetant éfroyablement et blessant très grièvement le second.

Les enquêtes de la police et de la presse ne réussirent pas à élucider le mystère de cet accident. Sokoloff n'était, dans cette affaire, que la victime la plus imprévue ; il n'était, en effet, nullement au courant des projets de son camarade et ne faisait qu'une simple promenade au bois.

Stryga emporta son secret avec lui.

Aujourd'hui, nous recevons une lettre qui est de la main de Stryga et qui contient ses dernières pensées.

Contrairement au désir que l'on nous a exprimé, nous ne l'inscrivons pas, pour deux raisons, raisons qui se tiennent évidemment l'une et l'autre :

1^e Elle ne traduit pas ce que nous pensons de la lutte révolutionnaire ; 2^e elle nous mènerait tout droit en cour d'assises.

Nous développons en quelques grandes lignes nos raisons, et nous ne doutons pas de nous trouver ici en communion d'idées avec nos camarades.

La lettre de Stryga le dépeint très fidèlement. Nous ne croyons pas que l'on puisse mieux « s'écrire », se présenter, caractère et tempérament, à des hommes qui observent avec sang-froid.

Il ne s'agit pas ici de préférence dans la lutte, mais nous estimons de notre devoir essentiel de dessiller quelques yeux, de mettre les choses au point, et ceci sans reculer d'un pouce dans la bataille quotidienne.

Stryga avait le caractère des religieux de l'anarchisme. Mystique, certainement, il parle plusieurs fois dans sa lettre de mourir « comme ceux de Bielostok », en « donnant son âme » à un mouvement.

Il estime que les Français sont autant et même plus opprimés que ses compatriotes et justifie ainsi sa venue en France pour y jeter les premiers actes d'une révolution violente.

D'avance, il « donne sa vie » à la cause sainte. Il faut un « exemple » : il sera cet exemple ; à la « première occasion », il « donnera sa tête », apportant « avec lui, aux travailleurs de l'Europe occidentale, l'esprit de révolution, et montrant en même temps aux prolétaires de Russie « ce qui se passe ici ».

Il prévoit qu'il peut passer en jugement ; d'avance, alors, il se prépare à dire aux travailleurs : « prenez la couronne du martyre et faites la révolution ». En terminant sa lettre à ses amis, Stryga pense qu'il est impossible que les travailleurs ne répondent pas à son appel et que ceux de Russie « comprendront » aussi ; qu'enfin, « ils leveront plus haut le noir drapeau de l'anarchie et du communisme ».

Par ces quelques extraits, on voit immédiatement quel sentiment et quel romanesque était le jeune nihiliste.

Il ne nous apparaît pas, il ne peut pas nous apparaître comme un combattant révolutionnaire possédant une tactique. Il est dominé par l'esprit de sacrifice, esprit d'ordre purement religieux, mystique, qui était celui des chrétiens au temps de Néron. En lui, le raisonnement disparaît assez pour qu'il perde conscience de sa propre individualité et conteste toute joie de vivre.

L'utilité de sa vie, il la voit dans la mort qu'il choisit. Mais ce contre-sens terrible ne nous autorise pas à dire que Stryga est simplement un courageux.

Une sensibilité extrême comme la sienne, quand on ne s'en rend pas malade en la raisonnant, porte fatalément à l'aberration, et c'est une aberration qu'engager des individus à prendre la couronne du martyre, faire du sacrifice de soi un apotropaïsme.

C'est nier la lutte que s'en retire volontairement. Le champ de bataille est assez vaste et les activités les plus diverses trouvent à s'y employer suffisamment pour que personne n'ait à se sacrifier sous couverture de nécessaire immolation.

L'anarchie serait un marché de dupes si les anarchistes professaient cette monstrueuse et inhumaine idée qu'une vie mystiquement offerte en holocauste détermine l'avenir.

Il faut distinguer entre l'accident et le suicide, comme il faut distinguer entre l'intelligent et le déraisonnable.

Mourir pour l'Anarchie équivaut à mourir pour la Patrie : nous ne voulons pas d'une religion pour remplacer celle que nos efforts s'attachent à détruire, et nous ne voulons pas qu'un sentimentalisme maladif ajoute créance à la légende de l'esprit métaphysique des anarchistes.

Cette appréciation n'est en rien excessive ou sévère. Les amis de Stryga, en particulier, comprendront ces raisons, tout

comme nous pensons traduire ici les sentiments de la majorité de nos camarades.

La liberté n'est point suffisamment grande pour que nous puissions nous permettre de dire tout ce que nous pensons de l'action révolutionnaire mais nous profitons néanmoins de la liberté qui nous est donnée et de l'occasion qui nous est offerte pour dire très énergiquement que nous sommes avec les vaillants qui sont des raisonnables et en qui le désir d'agir révolutionnaire ne se subordonne point à quelque faiblesse physiologique ou à quelque tare morbide.

Georges Durupt.

S'il faut atténuer un peu l'excessivité de cette dernière phrase, ajoutons que Stryga fut trop poète, et que quand la lyre donne une telle note, nous lui préférons pour tous un prosaïsme moins dangereux et plus conforme à l'esprit philosophique de l'anarchie, plus conforme à l'activité et à l'initiative individuelle qu'elle se propose inlassablement de répandre dans les masses ; plus conforme à notre volonté de vivre, avec le moins de lâcheté possible et par la plus forte conscience des besoins de l'individu.

Georges Durupt.

Un Fief Capitaliste

Chez Saint frères. — Onze usines, dix mille ouvriers. — Exploitation forcée. — Bas salaires. — Amendes, retenues. — Fausse philanthropie. — Scission ouvrière.

Ceux qui nient que la concentration des capitaux soit un fait, s'ils allaient passer quelque temps dans certaines régions industrielles, changeront certainement d'opinion. L'agglomération des capitaux, la concentration de la force capitaliste sont choses trop visibles, trop faciles à constater.

Dans le *Réveil Syndical* organe des syndicats ouvriers de la région aménée, on trouve, sous ce titre : « Chez Saint frères », des documents qui sont du plus haut intérêt.

Les Saint frères, sont ces gros exploitants qui, là-bas, dans la Somme tiennent toute une population sous leur joug. Ca n'est pas seulement des hommes dont ils disposent. L'évolution de l'industrialisation ayant substitué aux anciennes formes de la production des formes plus nouvelles et plus profitables, les Saint frères n'ont pas manqué de se mettre au gout du jour. Chez eux, l'antique métier à tisser a fait place aux merveilles de l'esprit inventif moderne.

La manufacture qui avait pris la place de l'atelier familial est devenue, par cela même insensible, la machine-fabrique.

Tout ouvrier qui, après avoir plaqué son bagnard veut y rentrer à nouveau doit verser dix francs : toute ouvrière, cinq francs. Pourquoi ? Voilà ce qu'on ne dit pas. Le fait est là. Ceux qui en sont les victimes le subissent. Aucun ne proteste contre l'ilégitimité de ce droit d'entrée d'un genre spécial. Les patrons auraient donc tort de se gêner ! Quand on a des moutons si dociles, on en profite.

Mais, dira-t-on, à cette brutale exploitation, à ce vol légal, à ce parasitisme à nul autre pareil, il y a quelque atténuation.

Je vous crois ! Les Saint frères sont des philanthropes... à leur manière. Dans leur enfer capitaliste, ils ont institué une caisse de secours. Cette caisse, les patrons l'administrent par une partie des amendes qu'ils infligent à tout propos aux ouvriers, lesquels se voient encore retenir sur leurs dérisoires salaires dix sous par quinzaine.

Les patrons, naturellement, sont les générants de la caisse de secours. En ayant les fonds par devers eux, ils les utilisent. Pourquoi feraient-ils autrement ? Ne sont-ils pas les maîtres absous ?

Les Saints frères ont aussi constitué des économies qu'ils gèrent ou font gérer à leur profit et avantage. Ils fournissent aux ouvriers des produits alimentaires dont leur retiennent le prix sur leurs salaires. S'ils ainsi d'être payés, ils peuvent être épiciers, fruitiers ou bouchers sans risquer qu'en leur « fasse le sart », puisqu'ils se paient eux-mêmes.

Pour couronner le tout, pour mettre le comble à cette colossale exploitation, les Saint sont aussi propriétaires. Possédant,

dans la plupart des localités où ils ont des usines, de vastes espaces de terrains, ils ont fait bâtir des cités ouvrières qu'ils obligent en quelque sorte leurs esclaves à occuper.

Bien entendu, de ces cités on ne déniera jamais à la cloche de bois ! Les loueurs sont toujours payés à échéance. Les malades eux-mêmes, s'en voient refuser le prix sur les secours de maladie.

Qu'ont fait, pour échapper à cette formidable, à cette monstrueuse exploitation les dix mille esclaves des Saint frères ? Rien, ou presque rien. Car, on ne peut compter pour quelque chose les grèves, ou semblant de grèves qui, en 1873 et 1879, éclatèrent à l'usine d'Arondelle. A Saint-Ouen, un syndicat était constitué en 1893 qui disparaissait à la suite d'une grève malheureuse. En 1900, aux Moulins-Bleus, à Pont-Rémy, à Saint-Léger et à Flixecourt le travail cessa durant quelques jours. Puis, plus rien. Les patrons sont toujours aussi arrogants, toujours aussi après au gain. Les ouvriers, les ouvrières, courbent toujours l'échine. Le servage dans lequel vivaient leurs ancêtres devant la première révolution, semble à cette exploitation.

Combien gagne-t-on dans ces bagnes industriels ? Quelle est la part qu'accordent les Saint frères aux milliers d'esclaves qui, chaque jour, viennent augmenter, par leur labou intense, les capitaux déjà énormes ?

Voilà ce qu'il importe d'établir. Et le citoyen Cleut, auteur de l'étude du *Réveil Syndical* et secrétaire de la Bourse du travail d'Amiens, n'y a pas manqué. Par une enquête faite sur place, il a pu se rendre compte de la modicité des salaires ouvriers chez les Saint frères.

Ces usines sont installées dans les localités suivantes :

Amiens, (rue Colbert), tissage : Doullens, corderie et filature ; Beauval, tissage de toile ; Bertheaucourt (usine d'Arondelle), filature et tissage ;

Saint-Ouen, corderie et filature ; Flixecourt, tissage à sacs et tissage d'aumelle ;

Moulins Bleus, filature et tissage Pont-Rémy, — — — Abbeville, — — — Rouvroy-lès-Abbeville, corderie ; Gamaches, — — —

**

Combien gagne-t-on dans ces bagnes industriels ? Quelle est la part qu'accordent les Saint frères aux milliers d'esclaves qui, chaque jour, viennent augmenter, par leur labou intense, les capitaux déjà énormes ?

Voilà ce qu'il importe d'établir. Et le citoyen Cleut, auteur de l'étude du *Réveil Syndical* et secrétaire de la Bourse du travail d'Amiens, n'y a pas manqué. Par une enquête faite sur place, il a pu se rendre compte de la modicité des salaires ouvriers chez les Saint frères.

A lire les chiffres qu'il donne, on se sent pris d'une immense pitié pour ces laborieuses populations contraintes, par la situation misérable que leur a faite le régime bourgeois, à accepter, à subir de pareils salaires de famine. Car, ce sont les véritables salaires de famine que touchent les malheureux esclaves de ces barons de l'industrie.

Qu'on en juge :

À Doullens et à Beauval les hommes gagnent 2 fr. 20. Pour augmenter un peu sa journée et toucher 3 fr. 25 il faut consentir à conduire 2 mètres.

Les femmes gagnent, à la journée, 1 fr. 50 dans ces deux usines. A l'usine d'Arondelle mêmes salaires. En proportion les femmes sont la encore plus exploitées : 1 fr. 75 et 2 fr. 25 pour les fileuses qui conduisent deux métiers ! Quant aux jeunes gens de 14 à 17 ans ils touchent de 0 fr. 70 à 0 fr. 90 par jour.

A Saint-Ouen et à Flixecourt les salaires sont un peu plus élevés pour les hommes, mais de si peu. Aux Moulins-Bleus nous retrouvons les mêmes salaires pour les hommes. Et des femmes à 1 fr. 40 par jour ! Pour deux métiers ces malheureuses ne gagnent qu'une moitié en plus, au lieu du double, soit 2 fr. 25.

A Pont-Rémy et Abbeville même exploitation. Dans cette dernière localité on paye les démonteurs et démonteuses 1 fr. 40 et 1 fr. 10 par jour !

Les maigres salaires qu'ils octroient à leurs nègres, ne sont pas les seuls moyens qu'ont les Saint frères pour s'enrichir aux dépens de toute une population. Ces salaires odieux qui suffisent à peine aux prolétaires des onze usines Saint pour se sustenter, ils ne les touchent jamais intégralement. Non qu'on leur en refuse le paiement ; mais nos exploitateurs, roublards, ont plus d'un tour dans leur sac pour y garder la bonne galette que le travail des autres y fait affluer.

Pour un rien, un simple retard, pour une négligence quelconque dans le travail, les amendes tombent comme crêpe sur le dos des mercenaires qui ne sentent point régim-

ber crainte de se voir jeter à la rue, en proie aux angoisses terribles des sans-travail, des meurtres-faim.

Nos Saint frères ne se contentent point de cela. Tout nouvel embauché doit subir une retenue de huit jours. Cette huitaine, que les ouvriers ne touchent qu'en quittant l'usine, les patrons s'en servent à leur profit, bien entendu.

Certes, cette retenue peut paraître, si elle ne porte que sur une tête, d'une bien minime importance. Les ouvriers les mieux payés gagnent une moyenne de quinze francs par semaine. Dix mille semaines à quinze francs font la jolie somme de cent cinquante mille francs. Et, chez les Saint frères, on sait la valeur de l'argent, on connaît la manière de s'en servir, de le faire fructifier. On voit d'ici combien cela peut peut rapporter l'an !

Cette combinaison, dit Cleut, n'est pas la seule qui pratiquent ces extraordinaire exploiteurs.

Tout ouvrier qui, après avoir plaqué son bagnard veut y rentrer à nouveau doit verser dix francs : toute ouvrière, cinq francs.

Pourquoi ? Voilà ce qu'on ne dit pas. Le fait est là. Ceux qui en sont les victimes le subissent. Aucun ne proteste contre l'ilégitimité de ce droit d'entrée d'un genre spécial.

En entendant la lecture de ce verdict bizarre, Grandjean s'adresse ainsi aux juges :

Vous venez de m'accuser parce que je suis un bourgeois !

La cour, après délibération en chambre du conseil, condamne Vignaud, gérant de la *Voix du Peuple*, à 100 francs d'amende.

Ce que les lecteurs du *Libertaire* viennent de lire est le compte rendu intégral donné par le Matin, avec commentaires et point d'exclamation.

Que pouvons-nous ajouter, là où le journal bourgeois se stupéfie ?...

La « Voix du Peuple » en Cour d'Assises

La *Voix du Peuple* était hier, en la personne de Vignaud, gérant du journal, et celle de Grandjean, dessinateur, poursuivie devant la première cour d'assises de la Seine.

A Vignaud, deux délits étaient reprochés : le délit de provocation de militaires à la désobéissance, à raison d'un arrêté non signé, paru dans la *Voix du Peuple*, et le délit d'insultes à l'armée motivé par trois dessins portant la signature ; Grandjean.

Grandjean, lui, était uniquement inculpé d'insultes à l'armée, à propos des trois dessins, signés de son nom, parus dans la *Voix du Peuple*.

Après deux heures de délibération, le jury rentre en séance, rapportant un verdict de non culpabilité en faveur de Grandjean, et de culpabilité, mitigée par l'admission de circonstances atténuantes, à l'encontre du gérant Vignaud, déclaré coupable : 1^{er} de provocation de militaires à la désobéissance ; 2^{er} d'insultes à l'armée (délit pour lequel l'auteur l'autre lui-même des dessins incriminés est acquitté).

En entendant la lecture de ce verdict bizarre, Grandjean s'adresse ainsi aux juges :

Vous venez de m'accuser parce que je suis un bourgeois !

La cour, après délibération en chambre du conseil, condamne Vignaud, gérant de la *Voix du Peuple*, à 100 francs d'amende.

Ce que les lecteurs du *Libertaire* viennent de lire est le compte rendu intégral donné par le Matin, avec commentaires et point d'exclamation.

Que pouvons-nous ajouter, là où le journal bourgeois se stupéfie ?...

liste, organe des syndicats ouvriers de la Meurthe-et-Moselle, nous fait savoir que deux saillants de l'usine des chaussures, l'un chef de l'usine, l'autre mécanicien, et qui s'étaient distingués lors des dernières grèves par une jaunisse suraigie, viennent de se voir sacqués salement par les patrons à qui ils ont cessé de plaire. C'est bien fait.

On ne peut que souhaiter le même sort à tous les dégouttants, assez oublieux de leurs intérêts de classes pour se faire les auxiliaires du patronat dans les conflits ou les grèves.

SAONE-ET-LOIRE

Le citoyen Raquillet, maire socialiste de Mercury, poursuivi pour avoir écrit, dans le Socialiste de Saône-et-Loire, organe officiel du parti unifié, des articles séduisants est passé jeudi dernier devant les assises de Chalon-sur-Saône.

Le citoyen Raquillet, vieux vigneron, peu dangereux pour la société bourgeoise, avait, paraît-il, provoqué les militaires à toutes sortes de crimes ou délits.

Un quotidien de Paris de journal qui dit tout ayant voulu, lors de l'annonce des poursuites, se gausser de Raquillet, se fit relancer de belle façon par ce dernier. Aussi, rendant compte de ce jugement, la feuille en question fait-elle de l'esprit au dépens du maire de Mercury.

Raquillet a été acquitté. Les jurés de Chalon ont sans doute pensé qu'ils n'étaient point faits pour condamner la libre manifestation des opinions.

Notre Premier flic mécontent de cet acquittement vient de révoquer le maire de Mercury. Si ce dernier est roublard, il sera député un jour, et qui sait ? ministre.

Il faut noter, en passant, que Le Socialiste de Saône-et-Loire, dans son numéro de samedi ne contient pas un mot du procès Raquillet. En revanche, un citoyen Rosselin, un gauchiste, s'y essaie contre l'antimilitarisme, cette déviation Rosselin serait-il, lui aussi, un futur candidat ? Tout s'expliquerait alors. L'antimilitarisme est, en effet, une déviation puisqu'il a valu à Raquillet, d'être révoqué de son poste de maire. El Rossein, lui, ne veut pas, quand il sera quel chose dans les huiles, subir le sort du maire de Mercury.

YONNE

Dans l'Yonne, encore qu'on ait beaucoup protesté pour le socialisme, il semble qu'on ait peu fait pour le groupement en syndicats ouvriers des forces paysannes et bûcheronnes.

Le citoyen Veulliat, qui vient de faire une tournée dans le département, s'en plaint amèrement dans *Le Travailleur de la Terre*.

Il ne s'est pas contenté, dit-il, de faire des discours. Il s'est surtout occupé de connaître le développement de l'organisation syndicale dans la région, sa valeur, son action et ses résultats. Le citoyen Veulliat n'est guère enchanté de ce qu'il a vu, entendu et constaté.

La base fondamentale de cette inaction, remarque-t-il, réside dans la façon dont les organisations ont été créées. Ainsi, par exemple, l'on trouve des syndicats qui tiennent leurs réunions générales tous les trois mois, d'autres tous les six mois, quelques-unes une fois par an et certains même ne réunissent jamais leurs membres, ce sont les bureaux syndicaux qui prennent telles décisions qui leur plaisent; ils sont clés et ne sont jamais renouvelées.

Si action, ni éducation ne sont faites; les membres adhérents ne connaissent du Syndicat que le nom.

Bien entendu les exploiteurs profitent de cette situation. Aides de quelques roublards, ils font ce qu'ils veulent du prolétariat bûcheron de l'Yonne. Les jours d'embouchage, ils arrosoient. Le vin coule à flot. On pousse la chansonnette.

C'est le commandement de bois qui paie. Malin, si n'importe pas combien quelques chopines savamment distribuées peuvent lui être utiles. Quand les malheureux bûcherons sont à point, on propose des contrats, on établit les prix. Et, fatidique, les travailleurs sont roués. Après cela, ils n'ont plus qu'à grimper sur le haut. Néanmoins, c'est tout juste s'ils arrivent à vivre.

Les bûcherons se laisseront faire longtemps encore? Ce qu'ils ont tenté pour sortir de cette affreuse situation ne leur a pas été favorable. Est-ce une raison pour rester inactifs, pour supporter patiemment le joug ? Au contraire ! Les ouvriers de la forêt souffrent trop.

C'est une raison suffisante pour eux de chercher à se libérer. Ils s'y essaient en entreprenant à leur propre compte l'abattage, le défrichage et les autres travaux forestiers.

PAR L'ESPÉRANTO

Groupe esperantiste du 45. — Tous les lundis soir, à 8 h. 1/2 précises, salle de l'Eglantine Parisienne, 61 rue Blomet, cours d'espéranto par Balsamo, le cours est ouvert à tous.

Association internationale Paco-Liberico. — Dimanche 19 janvier, à 1 h. 1/2, dans la grande salle des fêtes de l'hôtel des chambres syndicales, 10, rue de Lancry (près la place de la République), grande fête de propagande espérantiste. Au programme, conférence sur l'espéranto et l'Avenir du Monde, par M. C. A. Laisant, examinateur à l'Ecole polytechnique la Souris, pièce en un acte de M. Armand des Roseaux, jouée en espéranto par M. G. Grosset et Mlle Sizer : Mariage d'argent, pièce en un acte, de M. Eug. Bourgeois, jouée en français par Léon Réalis, G. Dauner et Jeanne Brunia.

La partie musicale et littéraire sera assurée avec le concours de MM. G. Rodriguez (mandoliniste), J. Viprat, H. Kruger, E. Fraté, G. Grosset, Mogeay (violoniste), des poètes chansonniers Pierre Trimoulat et Edmond Teulat, Miles G. Cheval, Paula Hoehnau, Mme H. Rémond, Mathieu de l'Opéra. Au piano, Mme Lebrun-Lagravier.

Prix des places : 2 fr. 1 fr., 0 fr. 50. On peut se procurer des cartes au siège, 45, rue de Saintonge ; à La « Belleville », 24, rue de Ménilmontant ; dans les groupes espérantistes ; à la Bourse du Travail (vendredi soir, au cours de 8 à 10 h.), et à l'entrée de la salle. Cordiale invitation à tous.

Grupa libertaria esperantista. — Jeudi 23 janvier, à 8 h. 1/2, 2 bis, rue Lasson (12^e arrond.) Ouverture d'un nouveau cours élémentaire d'espéranto (étude de l'Elzercero de Zamenhof).

On trouvera Socia Revuo et les brochures sociales en espéranto.

COMMUNICATIONS

PARIS

La vie normale, naturelle, artistique et scientifique. Education intégrale de l'individu.

Dimanche 19 janvier, à 2 h. 1/2 après-midi, dans la Grille, boulevard de l'Hôpital (XII^e) : Matinée artistique : Causerie par Eugène Petit, sujet : La vie normale. — Audition complète de Ch. d'Avray dans ses nouvelles chansons. Le violoniste Pizzicati, Ch. Fournier dans ses payssanneras salyriques. Les poètes-chansonniers Doublier, Paillalet, Charlotte Follet dans leurs œuvres. Sel-Hilse, Nourisson, Réalis, Kesteman, Régina-Dampierre, etc... dans leurs interprétations. Entrée : 0 fr. 50.

Art et science. — Dimanche 12 janvier, visite de la galerie égyptienne au Musée Guimet. Conference de M. A. Moret. — Rendez-vous à 10 heures, place d'Iéna.

Grupa anarchiste communiste. — Samedi 18 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, 49, rue de Bretagne, grand meeting international pour l'anniversaire de nos camarades fusillés en Pologne. On parlera en français, en russe, en jargon et en polonais. Entrée : 0 fr. 30.

Groupe d'action révolutionnaire du IV^e. — Réunion de lundi 20 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, 20, rue Charlemagne, à la Maison du peuple.

TOURNEE DE PROPAGANDE CH. D'AVRAY

La conférence par la chanson. — Audition publique et confonditaire. Les camarades des villes ci-dessous et des environs sont priés de

se mettre de suite en rapport avec Ch. d'Avray, savoir :

Ebauvais, Rouen, Abancourt, Amiens, Doullens, Abbeville, Noyelles, Étaples, Boulogne-sur-Mer, Calais, Dunkerque, Hazebrouck, Béthune, Lille, Roubaix, Tourcoing, Lens, Arras, Douai, Somain, Valenciennes, Cambrai, Bousigny, Laon.

Un pressant appel est fait aux camarades afin qu'ils répondent dans le plus bref délai, le temps se trouvant très limite pour l'organisation de cette tournée.

Ecrire à d'Avray, 38, boulevard Ornano, Paris.

Jeunesse révolutionnaire du 45. — Vendredi 17 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Eglantine Parisienne, 61, rue Blomet, causerie par un camarade.

A nos camarades qu'intéressent les expositions de peinture, nous signalons celle qui viennent d'organiser quelques jeunes, 49, rue Lafitte, au premier étage.

L'exposition sera ouverte du 15 janvier au 8 février, de midi à 7 heures.

Jeunesse libertaria du 18. — Mardi 21 janvier à 8 h. 1/2, salle du Progrès Social, 92, rue Clignancourt, causerie par Polgar sur les Bauges militaires.

Groupe d'études scientifiques. — 1, rue Clément, près la rue de Seine). Tous les lundis soirs. Explication des phénomènes terrestres, par Logic. Mercredi, 22 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, Les Microbes, par Marc Lucas.

Conférences Paraf-Java. — Dimanche 19 janvier, à 2 h. 1/2 du soir, salle du Progrès Social, 92, rue Clignancourt, Montmartre (métro Barbes), l'absurdité de la Propriété. Entrée 50 centimes.

Ligue de l'écriture nationale. — Pour lutter contre les déformations scolaires et pour pouvoirs indiquer, d'une façon précise à l'éditeur, la méthode d'écriture qui convient le mieux à l'enfant si on veut lui donner celle qui s'harmonise le mieux avec l'hygiène et les nécessités de la vie, un groupe de médecins, chirurgiens, orthopédistes et oculistes ont formé la Ligue de l'écriture nationale.

Cette Ligue qui donne sa première réunion le 18 janvier 1908, à 9 h. du soir, à la mairie de l'Opéra, 6, rue Drouot, invite le corps médical et le corps enseignant à y assister, ainsi que tous ceux que cette question intéressera.

Les auteurs de toutes les méthodes d'écritures, de même que tous ceux qui se sont occupés de la question, sont invités à y venir présenter le genre d'écriture qu'ils préconisent.

Toutes les méthodes en usage dans les écoles seront sérieusement examinées et seront l'objet d'un rapport qui sera publié, afin que tous les intéressés sachent à quoi s'en tenir sur la valeur de toutes les méthodes.

Lecture sera donnée à l'assemblée de toutes les communications qui auront été adressées au secrétariat de la Ligue de l'écriture nationale, 120, rue de Rivoli.

ASNIERES

La jeune nouvelle. — 128, rue de Chateaudun, près la place des Bourguignons, vendredi, 17 janvier à 8 h. 3/4, soirée musicale en camarderie.

LEVALLOIS

Groupe libre. — On se réunira le dimanche 19 janvier à 9 h. du matin, 132, rue du Bois.

SAINT-DENIS

Bourse du Travail. — 23, rue Saulger. Lundi 20 janvier, à 8 h. 1/2, cours d'espéranto par Papillon.

SAINT-DENIS

Les travailleurs libertaires se réuniront samedi 18 janvier, à 8 h. du soir, salle Tremel, rue du Port. Un camarade fera une causerie sur un sujet d'actualité.

SAINT-OUEN

La jeunesse libertaire tient ses réunions tous les vendredis soir, à 8 h. 3/4, salle Tavernier, avenue des Batignolles (près la mairie).

CHARENTON

Causeries populaires. — Mardi 21 janvier, 65 rue de Paris, causerie par un camarade

Le deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

Aux Conscrits 0 05 0 10

Communisme et anarchie (Kropotkin) 0 10 0 15

Communisme expérimental (F. Henr.) 0 10 0 15

En Communisme (A. Moulier) 0 10 0 15

L'éducation de demain (A. Laisant) 0 10 0 15

L'éducation libertaria (Domecq) 0 10 0 15

Aux Femmes (U. Gohier) 0 10 0 15

La femme esclave (Chauchi) 0 10 0 15

Le rôle de l'Amour (P. Fischer) 0 10 0 15

Pain, Loisir, Amour (P. Robin) 0 10 0 15

L'amour libre (M. Verneil) 0 10 0 15

L'immoralité du mariage (Chauchi) 0 10 0 15

Science et Nature (E. Girault) 0 15 0 20

Justice (P. Fischer) 0 15 0 20

L'argent (Paraf-Java) 0 05 0 10

Le problème de l'alcoolisme (M. Verneil) 0 05 0 10

Les deux haricots, image (Paraf-Java) 0 10 0 15

Les hommes de révolution (Michel Zévaco, Jean Jaures, Ernest Vauvignan, J.-P. Clément, Sébastien Faure, Gueule Allemagne, Gérault Richard, La livraison) 0 10 0 15

Les lois sévères de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste et Emile Pouget) 0 25 0 30

Almanach de la chanson du Peuple 0 30 0 35

La muse rouge (Le père Laprade) 0 15 0 20

Chaque chanson 0 10 0 15

En Normandie, chanson (M. Verneil) 0 10 0 15

Chansons de Ch. d'Avray : Le peuple est vieux ; les fous ; le 1^{er} mai ; Bazaine ; les géants ; les favoris ; la chanson d'un incroyable ; prostitution ; les masques rouges ; militarisisme ; les gueux ; petites filles de deux sous ; amour et volonté. Chaque chanson 0 20 0 25

La vache à lait (G. Yvelot) 0 20 0 25

Le patriotisme par un bourgeois et déclarations d'Emile Henry 0 15 0 20

Patrie, guerre caserne (Ch. Albert) 0 10 0 15

Le militarisme (Domecq, Nieuwenhuys) 0 10 0 15

Nouveau manuel du soldat 0 10 0 15

Lettres de Pioupiou (F. Henry) 0 10 0 15

Le militarisme (D. F. Fischer) 0 10 0 15

L'anarchopacifisme (Hervé) 0 10 0 15

La croise en l'air (E. Girault) 0 05 0 12

La croise en l'air (E. Girault) 0 10 0 12

Le mensonge patriote (Merle) 0 10 0 12

Neuf ans de ma vie sous la chouine militaire (A. Goubert) 0 25 0 30

Cartes postales anticlericales 0 60 0 63

Les députés contre les électeurs (Gayvallet) 0 05 0 10

Le Etat, son rôle historique (F. Kropotkin) 0 25 0 30